

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAYAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'Été).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir, Omnibus.
4 — 10 — — Express.
2 — 58 — — matin, Express-Poste.
10 — 23 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin, Express.
11 — 50 — — Omnibus.
6 — 36 — — soir, Omnibus.
8 — 58 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront complés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Le Sénat et le Corps-Législatif sont convoqués pour le 2 juillet prochain. — Cette convocation n'a rien d'imprévu. Dès la clôture de la dernière session, le Gouvernement avait fait pressentir à MM. les députés que des mesures financières nécessiteraient leur prochaine réunion. — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Devant Sébastopol, le 9 juin. — Après l'investissement du Cimetière, le 23 mai, et la jonction de notre troisième parallèle, dans tout son parcours, à partir de l'extrême gauche des Anglais, près la baie du sud, jusqu'à la Quarantaine, l'occupation des ouvrages extérieurs de la Karabelnaïa était une opération devenue indispensable, puisque, seule, elle permettait de resserrer la ville de tous les côtés, et d'interdire à l'ennemi soit des sorties importantes, soit l'établissement de lignes de contre-approche. Une décision dans ce sens, prise par les généraux en chef, a été mise à exécution, le 7 de ce mois.

Le 6, à trois heures après midi, on a donc ouvert à droite un feu extrêmement vif de toutes les batteries françaises et anglaises, et l'ennemi, surpris encore une fois par cette violence, n'a pu répondre que dix minutes plus tard, avec beaucoup d'inégalité et de gêne; l'avantage pour nous était visible. Toute la nuit, on n'a pas cessé de faire pleuvoir sur la ville une telle quantité de bombes, qu'il n'y avait presque pas d'intervalle entre le tir des mortiers.

Le 7 au matin, le feu a recommencé partout avec une très-grande intensité, et, peu à peu, il s'est étendu jusqu'à la Quarantaine. On apercevait un grand mouvement de troupes dans la ville; il était évident qu'on s'y préoccupait de la possibilité d'une

attaque générale de notre part. Seulement, comme nous l'ont dit depuis les prisonniers, ou en croyait généralement le terme plus éloigné.

Vers trois heures de l'après-midi de ce jour, le feu, surtout à notre gauche, avait atteint son maximum de vivacité; on tirait à volonté de ce côté-là, pour faire croire à l'ennemi que nous avions en but le bastion Central ou celui du Mat. En attendant, les colonnes d'attaque, composées, à la gauche du faubourg, de la 2^e division anglaise, qui était chargée d'enlever les batteries basses du Redan, dites batteries des Carrières; à leur droite, dans le ravin, deux bataillons du 3^e de zouaves, en avant-garde contre le mamelon Vert (batterie de Kamtcharka), deux bataillons de turcos et le 50^e de ligne, puis une brigade de soutien et de réserve. Du côté des ouvrages Blancs du Carénage (batteries de Volhynie et de Minsk avec une troisième plus avancée, appelée batterie de Soleghinsk), il y avait deux compagnies du 19^e de chasseurs à pied, deux bataillons du 2^e de zouaves, dix compagnies du 4^e de marine; non compris les brigades de soutien et de réserve, et les travailleurs.

À six heures et demie du soir, les colonnes ont été lancées, et l'action engagée avec un ensemble et un entrain qui a dû terrifier les Russes. En moins de vingt minutes, tout ce que comprenait le programme a été enlevé; c'est-à-dire, les batteries basses du Redan, le mamelon Vert et les deux ouvrages Blancs. Mais l'entraînement de nos soldats ne connaissait plus de bornes. Poursuivant partout l'ennemi qui se retirait avec confusion, ils se laissent aller et dépassent bientôt la ligne qui leur a été tracée. Aux ouvrages du Carénage, ils s'emparent de la 3^e batterie et la plus avancée; mais n'y trouvant pas de communication avec les deux dernières, nos braves soldats se bornent à enclouer ses pièces, et se replient sur les redoutes de Volhynie et de Minsk, dont ils restent définitivement possesseurs.

Au mamelon Vert, l'entraînement avait failli nous coûter très-cher. Fatigués par l'ascension qu'ils avaient faite sous le feu de l'ennemi et par le combat, ils se trouvent tout-à-coup en présence de 5 à 6,000 hommes de troupes fraîches de l'ennemi, qui prennent hardiment l'offensive et rejettent bientôt nos bataillons éparpillés de turcos et de zouaves. Ceux-là entraînent le 50^e de ligne, et, un moment, on aurait dit que tout était perdu. Cependant, arrivé sur nos tranchées, le brave colonel Brancion, du 50^e, saisit le drapeau, se jette en avant de ses soldats, électrise, entraîne tout le monde, et, renversant tous les obstacles reprend la batterie du mamelon, y plante son drapeau victorieux, et meurt, frappé d'une balle. Dès ce moment, la victoire est à nous, et le général en chef, qui, de la redoute Victoria, dirigeait cette grande opération, a dû éprouver ce sentiment de contentement et de fierté qu'éprouvent tous les chefs qui sont appelés à commander à nos soldats intrépides.

Plus de 400 prisonniers, 14 officiers, 62 canons, dont 6 mortiers à la Cohorn, et tous les ouvrages extérieurs sont en notre pouvoir. C'est une grande et immense victoire, c'est le pas le plus important que nous avons fait vers la ville; c'est le prélude de ce qui va arriver en de ces jours à Sébastopol.

La défense de l'ennemi était vigoureuse et désespérée partout; et nous n'avons pas acheté cette victoire sans de graves et pénibles sacrifices. Les colonels Brancion et Hardy, du 86^e, sont morts, ainsi que le commandant du génie Preserville, une centaine d'officiers de tout grade tués ou blessés, enfin plus de 2,000 hommes hors de combat.

Je vous donne ce chiffre sans pouvoir trop en garantir l'exactitude, car les derniers relevés ne sont pas encore connus. Combien donc ont dû perdre les Russes par le feu terrible de notre artillerie, pendant deux jours, et les retours offensifs qu'ils ont essayé pendant la nuit et dans lesquels ils ont

FEUILLETON

ANSELME ET MARCELIN.

(Suite.)

De retour de l'École de droit, Anselme et Marcelin apprennent la nouvelle. Ils furent loin de témoigner un plaisir égal à celui que manifestait leur sœur de lait. Ils représentèrent qu'un travail assidu de près de seize heures consécutives altérerait la santé de Mariette. Ils se récrièrent également sur la modicité de la rétribution. Mais Mariette répondit à ces objections par l'assurance qu'elle avait déjà supporté, sans en avoir jamais souffert, d'aussi opiniâtres labeurs, par la remarque que, commençant en quelque sorte un apprentissage, elle était plus favorisée que beaucoup de jeunes ouvrières inexpérimentées, auxquelles on demandait souvent, en pareil cas, un sacrifice de temps et d'argent.

— Vous voyez bien, mes chers tuteurs, ajouta-t-elle en souriant, que je dois saisir avec empressement l'avantage qui m'est offert, et que vous ne pouvez me refuser votre consentement.

Anselme et Marcelin ne semblaient pas convaincus; ils n'osèrent néanmoins s'opposer au désir manifeste de Mariette. On la présenta le lendemain dans l'établissement de confection, où elle fut agréée et employée immédiatement.

Chaque jour, elle se levait avant le soleil, mettait tout en bon ordre et en grande propreté dans sa chambrette; puis elle partait pour se rendre à l'atelier, où le plus souvent elle arrivait la première. Tandis qu'elle s'éloignait de sa demeure d'un pas vif et léger comme l'allure d'un oiseau, une fenêtre s'ouvrait sans bruit au

quatrième étage; Anselme et Marcelin s'y penchaient et suivaient la jeune fille d'un regard plein de tendresse et de sollicitude, jusqu'à ce qu'elle eût disparu au loin dans l'entrecroisement d'un carrefour.

Le soir, elle n'était jamais rentrée avant dix heures sonnées. En montant l'escalier, il était rare qu'elle ne rencontrât pas les deux étudiants; ils s'informaient avec un vif intérêt de sa santé et lui souhaitaient une bonne nuit en lui serrant la main. Souvent M. et M^{me} Morand, qui les avaient pris tous trois en estime et en affection, les invitaient à entrer chez eux. Une heure se passait alors à causer, à jouer aux cartes, à projeter parfois quelque belle partie de promenade pour le dimanche suivant.

Le dimanche, en effet, devint un jour de réunion pour les Morand, Mariette, Anselme et Marcelin. Ce jour-là, si le temps était beau, on allait à la campagne, on mangeait dans quelque guinguette sous une tonnelle; on se promenait à travers champs, Mariette au bras de M. Morand, qui était encore fort ingambe malgré ses soixante-dix ans, M^{me} Morand, appuyée sur les deux jeunes gens, qui se faisaient un devoir d'assurer ses pas moins résolus que ceux de son mari. Lorsqu'il pleuvait, on passait la journée chez les bons vieux voisins; puis on affrontait bravement l'averse pour voir la pièce en vogue, à l'Odéon, au théâtre St-Marcel ou au boulevard du Crime.

Les vieillards sont ordinairement bons et sympathiques à la jeunesse qui leur accorde des égards et semble aimer leur compagnie. Aussi, l'intimité de M. et M^{me} Morand, de Mariette et des deux étudiants, se resserrait-elle de jour en jour davantage. Grâce à cette intimité préservatrice, personne ne songeait à médire des rela-

tions établies entre Anselme, Marcelin et leur sœur de lait. Les vieux époux jouissaient d'une excellente réputation; on les savait incapables d'accorder leur amitié ou leur protection à ce qui n'était point digne d'estime et de considération. Leur honorabilité servait de caution aux rapports des trois jeunes gens. Et, d'ailleurs, l'histoire de la jeune fille avait un peu transpiré; cette histoire produisait un bon effet. Et puis, la belle enfant avait une physionomie si franche, si honnête, si loyale, qu'on ne la regardait jamais sans se sentir prévenu en sa faveur. Son sourire avait un angélique rayonnement, il reflétait la vertu.

Depuis quelques semaines, cependant, Anselme et Marcelin étaient devenus pensifs et soucieux. Quoiqu'ils missent toujours beaucoup d'assiduité et d'ardeur au travail, ils avaient de fréquentes et bizarres distractions. Alors, la tête plongée dans les deux mains, le regard immobile sur le livre posé devant eux, ils oublièrent l'étude commencée et se laissaient entraîner en de profondes rêveries. A quoi rêvaient-ils ainsi? Malgré leur amitié, si constante et si sérieusement éprouvée, ils ne cherchaient point à se le révéler. Ou eût dit, même, qu'ils se cachaient avec soin leurs mystérieuses mélancolies. Était-ce par un sentiment de défiance raisonnée, ou seulement par une réserve de pudeur invincible? C'est ce qu'il eût été difficile de décider; c'est ce dont ils ne se rendaient pas bien compte eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, eux, qui n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre, qui avaient toujours vécu l'âme ouverte à leurs investigations réciproques, ils se fermaient un repli de leur cœur, ils se retranchaient une pensée, un rêve, un sentiment.

(La suite au prochain numéro.)

été repoussés avec de grandes pertes ! Je ne vous cite pas ici des noms, des actions d'éclat, car, depuis le vieux général Camou, ce glorieux doyen de notre gloire et de notre bravoure, jusqu'au dernier conscrit, tout le monde a fait son devoir, et tout le monde a répondu bravement à cette vigoureuse impulsion que nous imprime la puissante intelligence du nouveau général en chef.

Hier matin, un accident bien malheureux vint attrister tous les cœurs : le brave et intrépide général Lavarande, étant sorti de la redoute de Volhynie, pour reconnaître le terrain, a eu la tête emportée par un boulet tiré d'un vaisseau ennemi. Voilà une belle carrière, une vie pleine d'espérance brisée pour toujours et un de nos plus intrépides soldats de moins.

Toutes les communications entre nos lignes et les ouvrages occupés sont achevées; partout, et dans ces ouvrages mêmes, nous sommes à couvert, et le feu de la place est très-faible; on dirait qu'ils sont frappés d'épouvante devant tant de hardiesse et de courage. Ce matin et cette nuit, les Anglais ont beaucoup tiré, sans que l'ennemi ait répondu plus vigoureusement.

Voilà le grand fait dans sa simplicité: je m'abstiens de toute conclusion. Maintenant il faut songer à nous bien établir dans les ouvrages pris sur les Russes; il faut aussi les armer: c'est un temps d'arrêt nécessaire avant une nouvelle attaque. Pourquoi, à propos du résultat obtenu, ne vous citerai-je pas ce mot pittoresque de ce canonier qui disait après l'action à ses camarades: « Voilà ce que c'est quand le père Pélessier toussa, que sera-ce quand il crachera ! »

Le temps est beau, malgré un vent épouvantable, et la santé en général est bonne. Le choléra, qui, de temps en temps frappe quelques soldats fraîchement arrivés à reparer ces jours-ci chez les Piémontais, sans prendre toutefois un caractère épidémique. Ils ont eu le malheur de perdre le général Alexandre La Marmora, frère aîné du général en chef de l'armée piémontaise. Cependant, comme je vous le disais tout-à-l'heure, il n'y a rien de grave.

P. S. Je viens d'apprendre que le troisième ouvrage dont les pièces ont été enclouées a été abandonné cette nuit par les Russes, qui, de cette manière, ont évacué toute la droite de la baie du Carénage, en coupant le pont qui était au fond, et en s'enfermant dans leurs derniers retranchements. A midi, il y a suspension d'armes pour enterrer les morts. — Boniface. (Constitutionnel.)

Devant Sébastopol, 9 juin. — Le 6 juin, à trois heures de l'après-midi, le feu a commencé aux attaques de la droite, plus connues sous le nom d'attaque Malakoff. 108 pièces de canon, du côté des Français, tonnèrent à la fois, depuis le fond de la baie et les batteries d'Inkerman, jusqu'au ravin de Karabelnaïa, qui nous sépare des attaques anglaises. Celles-ci se mirent aussitôt à l'unisson, et bientôt, sur toute cette immense ligne, le tapage devint infernal, les obus croisaient les boulets, les bombes se succédaient sans interruption. Mais ce n'était que le prologue du grand drame qui devait se jouer le lendemain, le prélude de la bataille. Les batteries françaises tiraient, les unes sur les batteries russes dites du Fond-du-Port, les autres sur les ouvrages construits, au nombre de trois, sur la crête du mont Sapone, dont l'un des côtés forme la partie droite de la baie du Carénage, en prenant la droite du côté des lignes françaises, les autres sur les ouvrages élevés sur la partie gauche de la même baie. Le ravin qui la prolonge divise les attaques françaises. La première s'appelle attaque du Carénage; la seconde, attaque Victoria; la redoute construite sur les points qui les dominent, par les Anglais, au commencement du siège, leur a fait donner ce nom.

Les ouvrages, contre lesquels elles furent dirigées, sont au nombre de trois et suivent la ligne de partage: c'est d'abord la batterie de la Pointe, la plus voisine de la mer; puis le Petit-Redan, enfin le gros ouvrage du mamelon Vert, à 550 mètres en avant de la tour et des bastions de Malakoff, qu'il couvrait complètement.

Le mamelon Vert, sur la pente duquel les Russes avaient creusé une parallèle de contre-approche et établi de nombreuses embuscades, se trouvait à très-peu de distance de la dernière parallèle française. Ces ouvrages, très-forts, et armés d'une excellente et nombreuse artillerie, répondaient coup pour coup, et parfois même, d'abord, deux pour un. Les batteries placées de l'autre côté de la rade ne cessaient d'envoyer des projectiles creux afin de ralentir le service de nos pièces: elles n'y parvinrent pas. Les Anglais dirigeaient aussi avec une grande précision des bombes sur le mamelon Vert, tout en n'épargnant pas le grand Redan et la tour

Malakoff. Le feu se continua ainsi la nuit entière; le lendemain, vers midi, la supériorité de notre artillerie devenait très-marquée: le mamelon Vert, auquel on s'était attaqué sans relâche, était dans un état qui permettait d'espérer qu'il ne pourrait ouvrir son feu lors de l'attaque du soir. A six heures et demie, en effet, les quatre divisions du deuxième corps de l'armée d'Orient devaient enlever de vive force les deux premiers ouvrages blancs, en partant des attaques du Carénage, et ce mamelon Vert, dont la notoriété est devenue si grande.

Le deuxième corps allait, pour ainsi dire, livrer bataille, et, par de rapides assauts, s'emparer des ouvrages, conquérir deux lieues de terrain. Le général en chef avait indiqué le but, désigné la limite. Les troupes ne devaient point dépasser le mamelon Vert. Au général Bosquet, le soin de préparer l'exécution, de tracer à chacun son rôle, d'assurer le succès.

A quatre heures et demie, les quatre magnifiques divisions Camou, Brunet, Meyrand et Dulac étaient sous les armes. Les généraux Meyrand et Dulac enlevaient les positions de la droite; le général Camou, soutenu par le général Brunet, le mamelon Vert. Les divisions de droite gagnaient le lieu du combat par le ravin du Carénage; les divisions de gauche (Camou et Brunet) par le ravin de Karacellana. Rien ne peut vous peindre l'air martial de ces soldats, l'entrain de leur physionomie au moment de joindre enfin l'ennemi, les éclairs de leurs regards quand le général Bosquet, passant au milieu des rangs de chaque division, indiquait, et le but à accomplir, et ce qu'il attendait de tous. Il y avait dans toute cette scène, un caractère de grandeur; c'était comme un souffle ardent qui courait sur ces bataillons. Les armes frémissaient sous la main des soldats, le cri de: *Vive l'Empereur!* s'échappa de toutes les bouches. Pour les témoins de cette scène, majestueuse dans sa simplicité si grande, le succès était certain, les Russes étaient déjà vaincus.

L'attaque devait commencer à six heures et demie. Cinq fusées incendiaires, dont le sifflement s'entend à des distances énormes, devaient, en partant de la redoute Victoria, donner le signal. Les troupes en ordre de combat, étaient rangées dans les parallèles. Pendant ce temps, l'artillerie ne cessait de tirer. On ne pouvait compter les coups, l'air et la terre tremblaient.

Tout-à-coup, la première fusée part; nos hommes bondissent sur les parallèles, à la droite et à la gauche en même temps. Il y a deux heures de jour pour assurer la victoire, puis la nuit permettra de s'établir solidement dans les ouvrages. On voit les divisions se répandre sur la crête de droite; on tire quelques coups de feu, en petit nombre; bientôt elles sont maîtresses du premier ouvrage, et, sans s'arrêter, continuent de marcher en avant. La fusillade et la mitraille ne les ébranlent point: elles trouvent de nouvelles forces dans leur ardeur. Le second ouvrage est dans leurs mains. Les ordres des chefs sont impuissants à les retenir, et, malgré la distance qui les sépare de la dernière redoute, elles culbutent les Russes, les poursuivent la baïonnette dans les reins, s'emparent de la dernière redoute, et font 400 prisonniers. A la nuit, après avoir encloué les canons, les troupes regagnèrent l'ouvrage du milieu, et rentrèrent dans les lignes assignées.

Tous ces avantages n'avaient point été remportés sans des pertes sensibles, et plus d'un soldat payait de sa vie ce beau succès; mais, c'est à la gauche surtout, au mamelon Vert, que l'importance de sa position et des différentes phases de la lutte la rendaient plus saisissante encore. Là, comme au Carénage, dès que les fusées eurent sifflé dans l'air, les hommes s'élançèrent hors des lignes. Une colonne appuyait vers la gauche, pour tourner la redoute; une seconde attaquait par la droite celle du centre. Le 50^e, commandé par le colonel Brancion, s'avancait droit sur l'ouvrage, sans tirer un coup de fusil. A son approche, les Russes qui sont dans la parallèle en avant de la redoute de Kamtchatka (c'est le nom russe du mamelon Vert) se replient rapidement. Les soldats français courent à leur suite, et, sans répondre aux coups de fusil, sans que nul obstacle, puisse arrêter leur élan, ils escaladent un fossé de dix pieds de profondeur, s'accrochent aux gabions, s'aident les uns les autres, chacun se précipite pour rejoindre le colonel Brancion, entré dans l'ouvrage. Debout sur l'épaule, le guidon planté à côté de lui, il appelle son brave régiment. La redoute est prise, nous en sommes maîtres! Mais, hélas! une balle étend raide mort ce brave officier avant qu'il ait pu jouir du triomphe de nos armées. Plusieurs, malheureusement, ne se contentent plus: sans s'inquiéter du nombre, oubliant des ordres donnés, ils continuent leur course sous la mitraille de la tour Malakoff et ne s'arrêtent qu'aux

larges fossés du bastion. Il faut se retirer, et ce mouvement de retraite nous coûte cher. Au même instant une explosion a lieu au mamelon Vert, les Russes profitent du premier étonnement et, revenant en force, s'emparent de leur redoute. Les Français abandonnent la hauteur: on les voit reculer, en bon ordre pourtant. Deux officiers russes paraissent maintenant sur les parapets et semblent nous insulter. Mais la brigade de soutien est là, les chasseurs, les 82^e et 6^e de ligne montent carrément en colonnes par pelotons, et, un quart d'heure après, les Russes roulaient dans les fossés, et à grands coups de fusil dans le dos, ils rentraient dans Malakoff plus vite qu'ils n'étaient venus. Nous ne devons plus en bouger. Les travailleurs se mettent aussitôt à l'œuvre, et, profitant de la nuit, retournent les tranchées et les relient à nos ouvrages. Malgré la pluie de projectiles creux lancés par l'ennemi, malgré les blessures affreuses qu'ils causent, on s'est bien maintenu dans l'ouvrage, et les nouveaux travaux permettent de s'y tenir un peu à couvert.

Durant cette nuit, il y a eu une très-vive fusillade en avant des attaques des Anglais. Ils s'emparaient d'embuscades russes placées dans les carrières; mais un régiment irlandais s'est lancé jusqu'au Grand-Redan et a été mitraillé par le feu de la place. Leur perte est considérable. Ils ont eu 600 hommes et 40 officiers hors de combat.

Jamais vous ne pourrez vous représenter la magnificence du coup-d'œil qu'offrait notre vaillante armée: aux amis comme aux ennemis, on peut la montrer. Jamais vous ne pourrez vous figurer la précision de détails dans les ordres supérieurs, pour que, sur cette vaste étendue de terrain auquel on n'arrive que par d'étroits défilés, toutes les forces se concentrent sur ce point, à l'heure, de façon à produire leur maximum d'effet. Et quels soldats pour marcher ainsi! pris d'écharpe par les projectiles creux tirés des batteries de la rade et du Grand et du Petit-Redan, s'avancer avec un calme ardent et cette vigueur morale dont le sentiment est effrayant pour celui qu'on attaque!

Si le péril était oublié, si nous allions malgré les obus et les balles, nous n'en avons pas moins souffert, et cet immense résultat nous coûte près de 3,000 hommes et 150 officiers hors de combat. Des régiments sont décimés. Au 50^e, colonel et lieutenant-colonel sont tués, deux chefs de bataillon hors de combat; il en reste un seul, le brave général Lavarande a en la tête emportée par un boulet; le général Saint-Paul blessé à la nuque par un biscailien, et bien d'autres encore. Le génie a perdu le commandant Prévost, qui a eu les reins fracassés, en dirigeant les travaux de nuit au mamelon Vert; l'artillerie quatre capitaines. Son tir habile, ses batteries placées avec un grand art, et le sang-froid des officiers et de la troupe ont, au dire de tous, été un bien puissant auxiliaire. En un mot, c'est une grande et glorieuse journée pour la France. Les troupes du 2^e corps ont noblement soutenu l'honneur du drapeau, et le général Bosquet, par l'habileté de ses dispositions et le concours confiant que tous lui apportaient, depuis l'officier jusqu'au dernier soldat, a reçu la preuve éclatante de l'estime qu'il inspire. Nous voilà en bon chemin, la route est glissante, car il coulera bien du sang encore; mais la ville sera prise, et vous pouvez être sans inquiétude en France.

Nous avons pris soixante-douze canons ou mortiers de différents calibres, et c'est le bouquet de bien-venue offert par les régiments au nouveau général en chef. Bientôt, je l'espère, vous recevrez de meilleures nouvelles encore. — L. Boniface. (Constitutionnel.)

« Marseille, mardi 19 juin, huit heures du soir.
» Le paquebot *Euphrate*, qui a quitté Constantinople le 11, apporte les nouvelles suivantes:

» Dans l'affaire du 7 juin, vingt-sept bataillons russes défendaient le mamelon Vert, ainsi que les batteries voisines. La lutte s'est prolongée plusieurs heures avec des chances diverses, le feu du Redan étant fort meurtrier contre les Français. Deux bataillons anglais, composés de troupes d'élite, emportèrent les embuscades et pénétrèrent dans le grand Redan, dont ils enclouèrent une partie des canons; mais ces deux bataillons durent ensuite se replier. Ce sont les Français et les Turcs qui ont occupé le mamelon Vert, dont ils retournèrent contre les Russes 15 pièces de canon non enclouées.
» 500 prisonniers russes sont arrivés à Constantinople.

» Le 6 juin, les troupes de débarquement anglo-françaises ont brûlé les magasins de Taganrog; le capitaine Lyons a ensuite achevé la destruction des approvisionnements concentrés à Marianapol.

» Le 8 juin, les escadres alliées, portant deux divisions sont arrivées devant Anapa, où se trouvaient 20,000 Russes.

» Une partie des blés qui étaient à Kertch a été trouvée intacte.

» On attendait, pour le 15 à Constantinople, un nouveau changement dans le divan. — Havas. »

« Marseille, mardi 19 juin. — L'émir Abd-el-Kader a reçu l'autorisation de séjourner au palais Ahmet. Mehemet-Reschid devait partir prochainement.

» Les dernières nouvelles qu'on avait reçues de la Crimée étaient du 10. Le blocus des divers ports russes avait été encore resserré. Le général Pelissier avait envoyé l'ordre à Constantinople d'envoyer des navires pour évacuer les blessés.

» Dans l'affaire du 7, les Français avaient perdu 2,000 blessés et tués, les Anglais 450 et les Russes 5,500. »

« Vienne, mardi. — Il est peu vraisemblable que l'on publie le décret qui réduit l'armée autrichienne; mais le fait de cette réduction est certain. » — Lejollivet.

Le *Journal de Francfort* donne l'extrait suivant d'une lettre de Vienne du 15 juin :

« Des nouvelles de la Crimée, du 9 juin, mandent que le feu des alliés est essentiellement dirigé contre la tour Malakoff. Après le combat du 6, les Français, en poursuivant les Russes, ont pénétré jusqu'aux palissades de cette tour. Le prince Gortschakoff a établi, le 9, son quartier-général au camp d'Inkerman. »

Le *Fremdenblatt*, sous la date de Vienne, le 17, donne aussi des nouvelles de Crimée :

» Les alliés, dit-il, doivent attaquer le bastion n° 3, près du Redan. Dans ce but, la lunette Kamtschaka et une autre redoute, plus petite, seront de nouveau fortifiées et armées.

« Le bastion Korniloff n° 2 est situé entre la tour Malakoff et le mamelon, et les travaux de siège, de ce côté, se présentent comme trop difficiles. Les deux redoutes dont les alliés se sont emparés n'ont pour eux qu'un intérêt secondaire. Ce ne serait qu'après avoir pris le bastion n° 3, qu'ils pourraient de là et du mamelon attaquer le bastion Korniloff, c'est-à-dire du haut de la colline qui domine le bastion Korniloff et la tour Malakoff. »

On lit, en outre, dans les dernières nouvelles du *Sun*, du 19 :

« Suivant des dépêches télégraphiques du général Pelissier, en date du 16, reçues à Paris hier, l'état général des affaires était très-satisfaisant. Les alliés complétaient rapidement leurs nouvelles batteries qu'ils ouvriraient bientôt avec un effet terrible. »

La déplorable affaire de Hango est enfin connue dans tous ses odieux détails. En réponse à une interpellation du capitaine Duncombe sur le récit publié par le *Times*, sir Ch. Wood a dit, lundi soir, dans la chambre des Communes :

« J'ai la douleur de dire que le récit dont vient de parler mon honorable ami, n'est que trop vrai, et je vais faire connaître à la chambre les faits qui, je crois, ont eu lieu alors. Pour que le public soit complètement renseigné à cet égard, je déposerai sur le bureau les dépêches qu'on a reçues, ce matin, de l'amiral Dundas, et qui contiennent tous les détails de ce triste événement. Il paraît que le *Cossack*, vaisseau de Sa Majesté, avait, il y a quelque temps, pris et détruit plusieurs bâtiments de cabotage, en vue de Hango, et que trois hommes avaient été emmenés comme prisonniers, savoir, le capitaine de l'un de ces navires, son fils et un autre marin finlandais.

» L'amiral Dundas, ne voulant point exercer des rigueurs inutiles sur le commerce du pays, tant que les communications et les approvisionnements entre le golfe de Finlande et Saint-Petersbourg seraient interceptés ordonna que le *Cossack* retournât à Hango et qu'il rendît à la liberté les personnes qui avaient été prises, ainsi que quatre autres prisonniers qui avaient demandé d'être mis à terre au même endroit. Le *Cossack* retourna, en conséquence, à Hango, et, mouillant à une petite distance, y envoya son canot, sous le commandement

du lieutenant Geneste, avec les sept prisonniers russes et un équipage ordinaire de bateau. Un pavillon parlementaire se déploya au moins une demi-heure avant qu'on fût parvenu à la jetée. On ne vit, au reste, qu'un seul homme qui prit la fuite. Les officiers et les prisonniers débarquèrent; le bagage de ceux-ci fut mis sur la jetée et les hommes restèrent dans le bateau, lorsqu'un corps de soldats russes, qui paraissait se composer de 300 ou 400 hommes vint vers la jetée. L'officier fit aussitôt flotter son pavillon parlementaire, et il expliqua pourquoi lui et ses hommes étaient venus à terre. Le capitaine finlandais prit aussi le pavillon parlementaire des mains du lieutenant et tâcha d'expliquer en anglais et en finlandais pourquoi le bateau était venu sur le rivage. L'officier qui commandait les Russes, non-seulement le comprenait, mais encore il le parlait. « Nous se nous soucions pas, dit-il, du pavillon parlementaire; nous vous montrerons comment les Russes savent et peuvent combattre. »

« Là-dessus, quelques centaines de soldats russes font feu immédiatement sur l'officier et les prisonniers finlandais qui se trouvaient sur la jetée et les tuent tous. Puis, ils font feu sur le bateau, jusqu'à ce que chaque homme tombe. Ils se précipitent ensuite dans le canot, jettent quelques cadavres par dessus le bord, en tirent un blessé et le percent à coups de baïonnettes. Enfin, ils se retirent, laissant cinq hommes pour morts dans le canot. Comme il ne revenait pas, on envoya, à une heure avancée de la journée le gig ou cabriolet qui ne put s'apercevoir de loin que le bateau était amarré à la jetée, et qu'il s'y trouvait quelques cadavres. Dans la nuit, un homme blessé de deux balles, l'une au bras, l'autre à l'épaule, s'efforça de couper les attaches du bateau et de le pousser hors de la jetée.

» Pendant ce temps, le *Cossack*, qui était resté pour savoir ce qu'était devenu l'équipage et pour réclamer les hommes qu'ils supposait avoir été faits prisonniers, recueillit le seul qui eût survécu. C'est de lui que je tiens les détails que j'ai communiqués à la chambre, et c'est sur l'exactitude de son récit que reposent nécessairement les faits. »

On lit encore dans le *Standard* :

» John Brown, matelot, homme de couleur, a été le seul homme survivant au massacre de Hango. Au moment du débarquement, à ce que raconte cet homme, près du village de Hango, le lieutenant anglais Geneste a montré le drapeau parlementaire à 500 Russes environ, qui étaient accourus des rochers d'alentour. Ces hommes étaient armés de carabines, de sabres et de baïonnettes. Sans tenir compte de l'exhibition du drapeau parlementaire, ces 500 hommes ont fait feu sur le petit détachement du lieutenant Geneste et sur le canot. Le feu n'a cessé que lorsque les Russes ont cru que tout le monde était mort. Les Russes s'étant élancés dans le canot, ils ont jeté à la mer plusieurs hommes morts. Ils ont trouvé Henry Gliddon, qui n'était que blessé. Ils l'ont emmené sur le quai, et là ils l'ont achevé à coups de baïonnettes. John Brown (le seul survivant) qui était couché au fond du canot auprès de Gliddon, a fait semblant d'être mort. On l'a traîné d'un bout à l'autre du canot, mais on ne l'a pas jeté à la mer. On a enlevé du canot les armes et les pavillons. Sans doute, on chantera un *Te Deum* pour ces trophées. Les hommes qui ont été tués les premiers ont été les officiers et les prisonniers libérés. Au nombre de ces derniers, un capitaine finlandais, saisissant le drapeau parlementaire, avait vainement expliqué en russe le motif du débarquement. Les Russes parlaient anglais; ils avaient dû comprendre le lieutenant Geneste. Les Russes hurlaient en faisant feu sur ces hommes, qui n'ont pas eu le temps de se mettre en défense. Presque tous les marins et officiers anglais assassinés dans cette circonstance étaient des jeunes gens de vingt à trente ans. »

DERNIÈRES NOUVELLES.

On lit dans le *Moniteur* : Depuis plusieurs jours, le public s'inquiétait de l'absence de toute dépêche télégraphique de Crimée, et ce-

pendant on doit comprendre que le fil électrique qui parcourt une si grande distance puisse souvent subir de fâcheuses interruptions.

Le Gouvernement reçoit, ce soir, presque en même temps, deux dépêches télégraphiques du général Pelissier. La première, en date du 17 juin, est ainsi conçue : « Les combinaisons arrêtées avec nos alliés suivent leur cours. Aujourd'hui, les Turcs et la brigade de chasseurs ont fait une reconnaissance vers Ai-Todor. » Le général Bosquet occupe la Tchernata. Demain, à l'aube du jour, de concert avec les Anglais, j'attaque le grand Redan, Malakoff, et les batteries dépendantes. »

L'autre dépêche, en date du 18 juin, fait connaître ce qui suit :

« L'attaque de ce jour n'a pas réussi, bien que nos troupes, qui ont montré un très-grand élan, aient pris pied en partie dans Malakoff. J'ai dû ordonner la rentrée dans la parallèle. Elle s'est opérée en ordre et sans être inquiétée. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de préciser nos pertes. »

A la suite de cette note du *Moniteur*, nous plaçons les dépêches suivantes, que nous devons nous borner à reproduire textuellement, n'ayant aucun moyen de les mettre d'accord sur un point, cependant, très-intéressant :

« Londres, vendredi 22 juin. — Lord Panmure a communiqué aux journaux la dépêche suivante de lord Raglan :

» Dans la matinée du 18, les Anglais ont attaqué le Redan, et les Français Malakoff, le tout sans succès.

» Les pertes des Anglais et des Français ont été sensibles. — Havas. »

« Londres, vendredi 22 juin. — Lord Panmure a communiqué aux journaux une dépêche de lord Raglan annonçant que, dans la matinée du 18, les Français et les Anglais ont attaqué sans succès le grand Redan, Malakoff et les batteries dépendantes. Lord Raglan termine en disant que les pertes des alliés ne sont pas considérables. — Lejollivet. »

CHRONIQUE LOCALE.

Monsieur le Rédacteur,

Je lis, dans votre journal du 21, une longue lettre de M^{me} Isabelle, au sujet de son séjour et de ses essais à l'Ecole de cavalerie.

Il ne me convient pas de répondre à une diatribe contre l'Ecole, qui n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu de mensonges et de calomnies.

Je me bornerai à dire que, comme président de la commission dont parle M^{me} Isabelle, je démens, de la manière la plus formelle, les paroles qu'elle me prête.

Veuillez agréer, etc. J. MICHAUD, Lieutenant-colonel de l'Ecole impériale de cavalerie.

PORTRAITS PAR UN NOUVEAU SYSTÈME. PANOTYPIE. — DAGUERRETYPE SUR TOILE, sur papier et sur verre émaillé, sans miroitage et sans retouche, par M. FERGEAU, artiste de Paris.

A la demande d'un grand nombre de familles de Saumur et des environs, M. Fergeau, qui a déjà livré au public 886 portraits, prolongera son séjour jusqu'au 5 juillet. En conséquence, M. Fergeau continuera ses séances, de 9 heures du matin à 5 heures du soir, hôtel du Belvédère.

Le public est invité à visiter ses ateliers.

Les personnes qui auraient des portraits avec miroitage, et qui voudraient les faire remplacer, pourront se présenter chez M. Fergeau, avec leur encadrement, et il recommencera, suivant son nouveau procédé, pour un prix moitié moindre. (309)

M. MÉRIGOT, chirurgien-dentiste, à Angers, sera à Saumur, hôtel de Londres, le 28, le 29 et le 30 de ce mois. (303)

BOURSE DU 21 JUIN.

5 p. 0/0 baisse 1 03 cent. — Fermé à 66 65.

4 1/2 p. 0/0 baisse 73 cent. — Fermé à 92 73.

BOURSE DU 22 JUIN.

5 p. 0/0 baisse 23 cent. — Fermé à 66 40.

4 1/2 p. 0/0 baisse 23 cent. — Fermé à 92 50.

P. GODET, propriétaire-gérant.

CHANGEMENT de DOMICILE.

M. DELARUE, ENTREPOSITAIRE DE BIÈRE de Montmorillon, Demeure actuellement rue des Basses-Perrières, 12. (318)

A CÉDER

DE SUITE, UN FONDS DE BOULANGERIE Situé à Saumur. S'adresser à M. LECOY, avoué.

1,000 FRANCS

A DONNER A RENTE VIAGÈRE SUR UNE TÊTE.

S'adresser à M^e DION, notaire à Saumur. (300)

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1855, 1^o Un premier étage; 2^o Un second étage et un magasin. S'adresser à M. COMMON, épicier rue Saint-Jean. (245)

Etude de M^e CESBRON-LAMOTTE, notaire à Angers.

A VENDRE

A L'AMIABLE, En totalité ou par parties, LA MÉTAIRIE

DE LA BARDINIÈRE,

Située commune de Gennes, arrondissement de Saumur, d'une contenance d'environ 43 hectares. S'adresser, pour tous renseignements, et pour traiter, audit notaire.

Pour 6 jours seulement,

GRAND DÉBALLAGE

Rue du Puits-Neuf, 16,

Curiosités de tous pays, — Antiquités remarquables, — Chinoiserie, Japonnaises, ouvrages de l'Inde; — Tableaux, Coquilles de collection, etc.

Le magasin sera ouvert tous les jours, de 7 heures du matin à 7 heures du soir. (317)

A AFFERMER

POUR LA TOUSSAINT 1856,

La FERME de la FULIE,

Située à Terrefort, commune de St-Hilaire-St-Florent, appartenant à M. Raymond LEHOUX, et exploitée par le sieur Nezon.

S'adresser à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (319)

Etude de M^e DION, notaire à Saumur, rue d'Orléans, n^o 79.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION VOLONTAIRE

En l'étude et par le ministère de M^e DION, notaire à Saumur,

Le dimanche 15 juillet 1855, à midi,

LES

BIENS IMMEUBLES

CI-APRÈS DÉSIGNÉS

Dépendant de la succession du sieur Richardeau, ancien meunier sur les Châteaux,

SAVOIR :

1^o 8 ares 25 centiares de terre, au canton des Rouères, commune de Saumur, joignant au nord M. Seigneur, au midi le chemin, au levant Pasquier, au couchant Sanzay;

2^o 8 ares 25 centiares de terre, au canton des Galmoises, même commune, joignant au midi le chemin, au couchant M. Girard, au nord Razin;

3^o 5 ares 50 centiares de terre, au canton des Baugrand, même commune, joignant au couchant le chemin, affiés d'un noyer;

4^o 8 ares 52 centiares de terre, au canton de la Serpe, même commune, joignant au levant Girard, au couchant Mollay, au midi le chemin;

5^o 6 ares 87 centiares de terre, au canton de la Serpe, même commune, joignant au levant Frenot, au couchant Hardouin, au midi le chemin;

6^o 8 ares 25 centiares de vigne, au canton des Baugrand, commune de Saumur, joignant au levant Girard, au couchant Bouvier, au nord Contard;

7^o 4 ares 12 centiares de terre, affiés de trois noyers, au canton des Galmoises, même commune, joignant au levant Grégoire, au midi Malécot;

8^o 16 ares 50 centiares de vigne, affiés d'un pommier, au canton du Champ-du-Four, même commune, joignant au nord Ratouis, au couchant Mignon, au levant plusieurs, aboutant sur le créteau;

9^o 11 ares de terre, ensemencés en blé, au canton des Violettes, même commune, joignant au couchant le chemin, au levant Mignon, au nord Pasquier et au midi Peltier;

10^o 22 ares de terre, ensemencés en blé et en petite partie en vigne, au même canton des Violettes, même commune, joignant au couchant le chemin, au nord Peltier et au midi Pivron;

11^o 11 ares de terre, ensemencés en blé, au même canton des Violettes, même commune, joignant au couchant le chemin, au midi Davy, au nord Pivron;

12^o 8 ares 25 centiares de vigne, au canton des Vigneaux même commune, joignant au couchant Malécot, au nord Talbert, au midi le sentier;

13^o 5 ares 50 centiares de terre, ensemencés en blé, au canton du clos Mesnard, même commune, joignant au midi et couchant Allaire;

14^o 11 ares de vigne, affiés de deux noyers et un pêcher, au canton des Basses-Chappes-Noires, même commune de Saumur, joignant au midi le chemin, au nord Gagneux, et au levant Bougreau;

15^o 16 ares 50 centiares de vigne, affiés d'un pommier, commune de Saumur, joignant au midi Malécot, au

nord Ratouis, et au couchant le sentier;

16^o Une cave, située au hameau du Petit-Puy, commune de Saumur, avec pressoir garni de tous ses ustensiles, suivant l'usage, et communauté au puits et la cour; le tout joignant d'un côté Gilbert, d'autre côté le chemin.

Il y aura toute sûreté pour les acquéreurs, et les plus grands facilités pour les paiements.

S'adresser, pour les renseignements, à :

1^o M. CASIUS, menuisier à Saint-Florent;

2^o M. Auguste HARDOUIN, tonnelier à Saint-Florent;

3^o M. Eugène CORBINEAU, boucher à Saumur;

4^o Et M. Jean VIAU, boulanger à Saumur. (320)

Etudes de M^e SEGRIS, avoué à Saumur, rue Cendrière, n^o 8, et de M^e DION, notaire en la même ville, rue d'Orléans, n^o 79.

ADJUDICATION

En l'étude et par le ministère de M^e DION, notaire à Saumur,

Le dimanche 24 juin 1855, heure de midi,

DE DIFFÉRENTS IMMEUBLES

Situés Communes de Saumur et Dampierre, Consistant en :

MAISONS, TERRES LABOURABLES ET VIGNES.

Voir pour plus amples détails l'insertion faite au Journal du 2 juin 1855.

Etudes de M^e MAURICEAU, huissier, et PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Par autorité de justice.

Le dimanche 24 juin 1855, à midi, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M^e H. PLÉ, commissaire-priseur, à la vente publique aux enchères du mobilier et des marchandises, saisis sur le sieur Testu, ancien épicière en gros à Saumur, quai de l'École.

Il sera vendu :

Lits, commodes, quantité de couvertures et matelas, environ 120 draps, couvertures, rideaux, couvre-pieds, serviettes, 300 poches et tabliers en toile, fil, nappes, essuie-mains, glaces, pendules antiques, armoires, bureau, tables, chaises, etc.

MARCHANDISES.

Chocolat, thé, girofle, cannelle, liqueurs, cassis, vins étrangers et de Bordeaux, environ 400 bouteilles de vins des Poyeux 1825; éponges, ocre de toute espèce, acide, vitriol et autres objets de droguerie; quantité de papier pour épicerie, cuivrierie, ferrailles, etc., etc.

Les acquéreurs paieront comptant.

A VENDRE

Pour cause de départ,

3 CHEVAUX DE VOITURE Et 15 STÈRES DE BOIS, ormeu et frêne.

S'adresser à M. de SAINTMÈME, rue du Pavillon, n^o 9. (315)

Etude de M^e MANDIN, notaire à Doué.

A AFFERMER

A moitié fruits,

Pour entrer en jouissance de suite,

LA PROPRIÉTÉ

DES VIGNAUX

Située commune de Brossay.

Cette propriété, située à quatre kilomètres environ de Doué, est en un seul tenant et comprend une superficie de vingt-cinq hectares, divisée en plusieurs pièces de terre closes de haies.

Elle est aujourd'hui en très-bon état de culture.

S'adresser, pour visiter les lieux et traiter, à M. GODBERT-THOMAS, demeurant aux Vigneaux, auquel appartient la propriété. (138)

A LOUER

Pour entrer en jouissance de suite,

UNE MAISON, située à Saumur, rue Basse-Saint-Pierre (ancienne maison Desvarannes), actuellement occupée par M^{me} veuve Berthelot-Couscher.

S'adresser à M^{me} veuve BERTHELOT et à M^e LEROUX, notaire. (290)

A VENDRE

UNE DISTILLERIE

DE BETTERAVES,

Système Champonnet.

Traite par jour 2,500 k^o de betteraves, et n'ayant travaillé qu'un mois l'année dernière; le prix ne passe pas 5,500 francs.

S'adresser au bureau du journal.

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE

LA PROPRIÉTÉ

DES PETITS-MANS

Située au village de Passay, commune de Saint-Martin-de-Sanzay (Deux-Sèvres), à 2 kilomètres de Montreuil-Bellay.

Bâtiments, vignes, vergers, prés, terres labourables et bois.

Contenance 37 hectares 29 ares 78 centiares.

Conditions avantageuses pour la vente en détail.

S'adresser à M^{me} Armand BALLU, propriétaire du domaine, y demeurant.

Ou à M^e CHASLE, notaire à Saumur, place de la Bilange. (308)

A VENDRE

MAISON DE CAMPAGNE,

Située à Dampierre, sur le bord de la route,

Avec 2 JARDINS affiés de très-beaux arbres fruitiers.

S'adresser à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (265)

A LOUER

Pour la St-Jean prochaine,

MAISON

Occupée ce jour par M. Perreault-Bazile,

AVEC COUR, REMISE ET ÉCURIE.

Vue sur la Loire.

S'adresser, pour voir les lieux et pour traiter, à M. JAMET, sur le quai.

A CÉDER

DE SUITE,

MAGASIN DE BIJOUTERIE ET D'ORFÈVRE.

Situé dans une des plus belles positions, à Saumur (facilité d'arrangements).

S'adresser au bureau du journal.

Exposition universelle de 1855. — SEPT MÉDAILLES D'HONNEUR. — Seul admis à l'Exposition universelle de Londres.

Appareil GAZOGÈNE-BRIET, Breveté s. g. d. g.

Seul approuvé par l'Académie de médecine. — Seul admis dans les Hôpitaux de Paris.

Ancienne maison BRIET; MONDOLLOT Frères, successeurs, rue du Château-d'Eau, 94 et 96.

Depuis l'invention du GAZOGÈNE-BRIET, l'Eau de Seltz a pris une place importante dans le régime alimentaire. On peut facilement rendre une eau gazeuse en y faisant dissoudre un mélange de poudres d'acide tartrique et de bicarbonate de soude; mais ces poudres en dissolution dans le liquide, passent à l'état de tartrate de soude, sel purgatif dont l'usage journalier serait très-défavorable à la santé. L'appareil Gazogène-Briet, par sa disposition ingénieuse, est venu permettre de faire soi-même, tout aussi simplement, une eau de Seltz saine, pure et très-gazeuse. Cette boisson, ainsi obtenue, active la digestion et laisse un sentiment de bien-être dans toute l'économie. Les limonades gazeuses, vins mousseux, Vichy, etc., se préparent dans les mêmes conditions. Cet appareil est le seul dans lequel aucunes PARTICULES, des poudres productrices du gaz ne peuvent se mélanger à l'eau à boire. Sa forme élégante et sa solidité, aussi bien que la grande facilité à s'en servir, lui ont acquis la vogue qu'il possède. Il n'entre dans sa fabrication que des matières de premier choix. Son tube, d'un système si remarquable, est en cristal et porcelaine ou en étain anglais pur, métal aussi sain que l'or et l'argent. — Les sept médailles d'honneur décernées à son inventeur, la sanction donnée par l'Académie de médecine, et son adoption exclusive par l'Administration générale des hospices, démontrent assez son mérite.



Appareils Gazogène-Briet :
de 1 bouteille, 12 fr. de 4 bouteilles, 25 fr.
de 2 — 15 — de 6 — 30 —
de 3 — 18 — de 8 — 40 —

Poudres prép. 1^{re} q. p. Appar. Briet :
de 1 bont. 100 doses, 10 f. de 4 h. 2 doses de 2 B.
de 2 — — 15 — de 6 — — 3 —
de 3 — — 20 — de 8 — — 3 —

Fab. et vente en gr. 94 et 96, r. Château-d'Eau, Paris; détail, 40, boul. Bonne-Nouvelle, et Bazar Européen, 12, boul. Montmartre. — M^{ns} à Londres, 24, Lawrence Lane Cheapside.

Seul dépôt du Porte-Acide-Garnaud, pouvant s'adapter au tube de l'Appareil-Briet (Indiquer la grandeur de l'Appareil).

Dépôt chez les Droguistes, Pharmaciens, Quincaillers, marchands de Cristaux, Lampistes, Opticiens, etc. (321)



LES MALADIES CONTAGIEUSES, quelles qu'en soient la gravité, la forme ou l'ancienneté, les AFFECTIONS DE LA PEAU et les VICIES DU SANG, guérissent très-radicalement et en peu de temps par les BISCUITS OLLIVIER approuvés par l'Académie Impériale de médecine et autorisés du Gouvernement. — Ce médicament agréable au goût et facile à prendre en secret en toute saison est le seul pour lequel une récompense de 24 mille francs ait été votée à l'auteur. — Entrepôt général à PARIS, RUE SAINT-HONORÉ, N^o 272. — Consultations gratuites. Traitement par correspondance. (Affranchir.) — Les boîtes de 52 biscuits 19 fr., de 23, 3 fr. — On expédie. — Dépôt à ANGERS: M. Ménière, pharmacien, place du Pilon; — A SAUMUR: M. Brière, phar., M. Gauthier, phar.; — A BAUGÉ, M. Drouet, phar. (362)

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

Vu pour légalisation de la signature ci-contre

En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné